

Léon Guillet et l'Ecole Centrale

Sa vie fut une œuvre au service de la science et de ses applications, du savoir et de sa transmission aux autres. Enseignant vénéré, écrivain scientifique, Léon Alexandre Guillet (1897) voua une grande partie de sa vie au développement et au rayonnement de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures dont il détiendra les rênes pendant vingt-deux ans. Bâtisseur, Léon Guillet fut un humaniste d'une grande probité intellectuelle.

L'œuvre accomplie par Léon Guillet est considérable. Elle est aujourd'hui encore l'objet de l'admiration unanime des Centraliens. « J'y ai vécu, je le dis bien haut, les années les plus heureuses de mon existence, parce que ce sont des années durant lesquelles j'ai pu le mieux travailler pour les autres », disait-il en parlant de ses années de direction.

Pendant plus de vingt ans, résidant sur place, il se consacre à l'Ecole, à l'amélioration des laboratoires, de l'enseignement et des conditions de vie des élèves. Il accroît son rayonnement national et international par des tournées de conférences (entre 1938 et 1939, il effectue ainsi quatorze voyages à travers la France et prononce deux cent vingt-huit conférences).

Il aime à entretenir le prestige de l'Ecole par des réceptions annuelles où il accueille, avec sa famille, des personnalités parisiennes et étrangères. Pour le centenaire de l'Ecole, en mai 1929, il déploie ses talents d'animateur et son goût de la représentation en organisant une journée mémorable au cours de laquelle l'Ecole reçoit la Croix de la Légion d'honneur, qu'il a demandée pour elle.

Quand il prend ses fonctions en 1923, compte tenu des effectifs importants consécutifs à la guerre de 1914-1918, les avis sont partagés sur l'orientation à donner à l'école : faculté ouverte à tous ou école à recrutement sélectionné ? Léon Guillet



**Léon Alexandre Guillet
(1873-1946)**

Sa vie

Léon Alexandre Guillet est né le 11 juillet 1873 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), septième d'une famille de huit enfants. Son père, avoué sans fortune personnelle, élève ses enfants dans de grands principes de « bonté, justice, altruisme et travail ». A la mort de celui-ci, il a 9 ans.

Après une adolescence studieuse dans un pensionnat sévère et triste, il achève ses études secondaires à Paris à l'école Lacordaire sous la direction du R.P. Didon, qui le marque de son empreinte.

Il fait ensuite trois ans de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis et est reçu à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, dans laquelle il entre le 3 novembre 1894.

A l'Ecole, il est le chimiste de la promotion et son goût de l'enseignement se manifeste déjà : il sert de répétiteur à ses camarades pour les cours de chimie.

En deuxième année, il rencontre Henry Le Chatelier qu'il a toujours considéré comme un maître vénéré.

Léon Guillet sort ingénieur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en 1897, soixante et unième sur cent quatre-vingt-seize, puis fait son service militaire comme sous-lieutenant à Maubeuge. Il entre au Crédit Lyonnais (mais fréquente aussi les laboratoires de la Sorbonne, notamment celui de Friedel) et se marie le 23 juillet 1898 avec Marie Béatrice Edwidge Soulier.

En mai 1899, il devient chef des laboratoires et services métallurgiques des usines de Dion-Bouton, et soutient le 21 mai 1902 sa thèse de doctorat.

En 1903, ingénieur-conseil et directeur des laboratoires de Dion-Bouton, Léon Guillet devient également ingénieur-conseil d'autres industries métallurgiques : il sera toujours professionnellement intégré dans le milieu industriel. ♦♦

n'hésite pas et, revenant à l'esprit des fondateurs de l'Ecole (1829), il rallie le conseil d'administration au type traditionnel de recrutement sur concours.

Il veille à l'adaptation constante de l'enseignement à l'évolution de la science et à ses applications. De nombreux cours seront créés, aménagés, modernisés. Ainsi, en 1930 il prend l'initiative de certains cours consacrés aux problèmes d'actualité tels que la théorie des quanta, les rayons X, la TSF, les plastiques, etc.

Ici, comme au CNAM, il applique ses idées sur les moyens à utiliser dans le haut enseignement technique : stages, manipulations.

Dès ses débuts de professeur de métallurgie, en 1913, il organise des stages en usine et dès sa prise de fonction de directeur en 1923, convaincu de la nécessité de familiariser les élèves avec la mesure industrielle, il renforce les projets de ses prédécesseurs concernant l'amélioration des ateliers et laboratoires. Il prend son bâton de pèlerin et fait du porte-à-porte, mettant à contribution ses relations parmi ►►

► les anciens de Centrale et dans le milieu industriel ; il quête avec chaleur, conviction, intelligence.

Il qualifie lui-même cette action de « Taylorisation dans la sollicitation ». En 1925, il dit : « J'ai fait exactement ce matin ma mille cent cinquante neuvième visite, j'en ai encore plus de huit cents à faire. Le résultat dépasse tout ce que pouvaient espérer même les plus optimistes, auxquels j'appartiens. »

Il trouve ainsi en une dizaine d'années plus de 33 millions de francs de l'époque, somme considérable qui lui permet à la fois de réaliser des laboratoires pour l'Ecole et de construire la Maison des Elèves.

Ces laboratoires, sans précédent en Europe, installés à l'Ecole même, dans une vaste salle creusée sous la cour, sont des laboratoires d'essais des matériaux d'essais physico-chimiques des métaux, un atelier de traitements thermiques, un laboratoire de radiographies, d'analyses cristallines, d'essais de moteurs, de taille des engrenages, un laboratoire de chimie et, dans une annexe rue de Cîteaux, des ateliers de machines thermiques et hydrauliques, un hall de métallurgie avec forges et fonderies, un laboratoire d'essais d'huiles et de graisses.

Un grand humaniste

Léon Guillet ne s'intéresse pas seulement à la qualité des études de ses élèves mais aussi à leur vie, leurs soucis, leur famille, tout prêt, dans bien des cas, à les accueillir dans sa propre famille, ne manquant jamais une occasion de se mêler à eux dans leurs réunions, favorisant toutes leurs initiatives d'entraide, d'esprit d'école, de devoir social.

Parallèlement à leur formation technique, Léon Guillet s'attache en toute circonstance à inculquer à ses élèves les principes d'ordre moral qui sous-tendent leur activité d'ingénieur : probité intel-

En 1906, il est nommé suppléant de Le Verrier au Conservatoire National des Arts et Métiers pour le cours de métallurgie et travail des métaux, puis devient professeur titulaire de la chaire le 12 février 1908, poste qu'il gardera jusqu'à sa retraite en 1942. La même année il rejoint H. Le Chatelier pour assurer la codirection de la Revue de métallurgie.

En 1913, Léon Guillet entre comme professeur à l'Ecole Centrale pour assurer le cours de métallurgie des métaux autres que le fer. Il a en effet le don de l'enseignement : il est clair, vivant, et sait communiquer aux autres, surtout aux jeunes, ce qu'il sait. Ce don, ce talent, cette foi attirent autour de lui, au CNAM, à l'Ecole Centrale, dans son laboratoire de recherche, dans ses multiples conférences, une pléiade d'auditeurs qui lui sont passionnément attachés et auxquels il est passionnément dévoué.

La guerre éclate. Il est capitaine d'artillerie, attaché d'abord à l'atelier de construction de Puteaux puis envoyé à Saint-Nazaire pour diriger la fabrication des douilles et obus. En février 1916, il devient chef de section puis directeur du service technique du ministère du Commerce jusqu'en 1919.

Son service d'enseignement s'accroît en 1918 lorsqu'il ajoute le cours de métallurgie générale à celui des métaux autres que le fer. Ses responsabilités industrielles augmentent aussi, avec de nouveaux postes d'ingénieur-conseil (Société de l'aluminium français en 1918, Bureau Veritas en 1920).

En 1920, il devient directeur technique de la Revue de métallurgie : il occupe ce poste pendant près de vingt-cinq ans, d'abord seul puis avec A. Portevin.

Le 24 janvier 1923, Léon Guillet devient directeur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, fonction qu'il remplira sans défaillance jusqu'en décembre 1944. ♦

lectuelle et commerciale, persévérance, patriotisme, solidarité des ingénieurs, idéal de servir des causes élevées et de ne pas viser uniquement les succès matériels...

Il s'attache à développer l'altruisme de ses élèves, par exemple en faisant créer une section de la conférence Saint-Vincent-de-Paul au sein de l'Ecole Centrale ou en assurant un concours bénéfique de ses élèves lors d'accidents ou de grèves (ce dernier type d'action est peu apprécié par les syndicats ouvriers qui projettent de boycotter les élèves ingénieurs lors de leur stage en usine s'ils persistent à jouer les « Jaunes »).

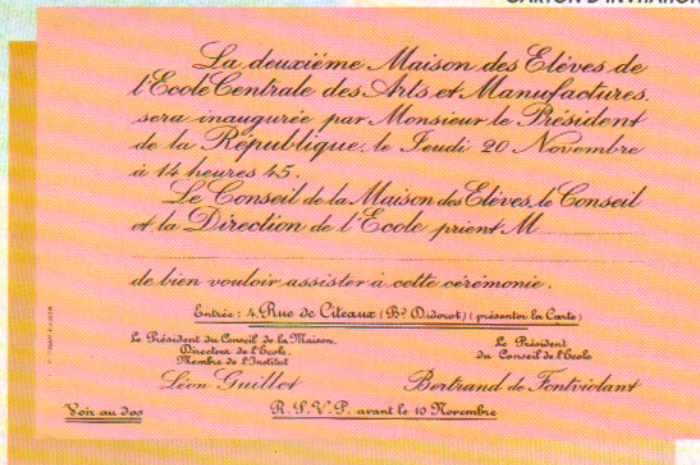
Son bureau est toujours ouvert à chacun d'eux dont il veut être le confident et le conseiller, et il passe dans les salles de travail tous les après-midi. Son premier

de Mlle Leroy et aux fonds que Léon Guillet a collectés, permet de loger quatre cent cinquante élèves sur les sept cents de l'Ecole, dans les meilleures conditions, avantage énorme dans les circonstances de vie difficiles que traverse la France dans les années trente.

Grâce à lui, la société de secours des élèves peut faire face aux besoins les plus urgents : l'Ecole a toujours des bourses, des prix ou des prêts d'honneur pour aider les élèves les moins fortunés, et Léon Guillet peut légitimement dire : « Aucune intelligence ne sera plus arrêtée à la porte de l'Ecole Centrale pour une malheureuse question pécuniaire. »

Il aide aussi personnellement un certain nombre d'élèves en les invitant chez lui pendant de longues périodes.

CARTON D'INVITATION



devoir dès sa prise de fonction est de veiller sur leur santé.

Il commence par ouvrir un réfectoire pour les élèves, dont il suit de très près le fonctionnement, puis s'intéresse à leur logement.

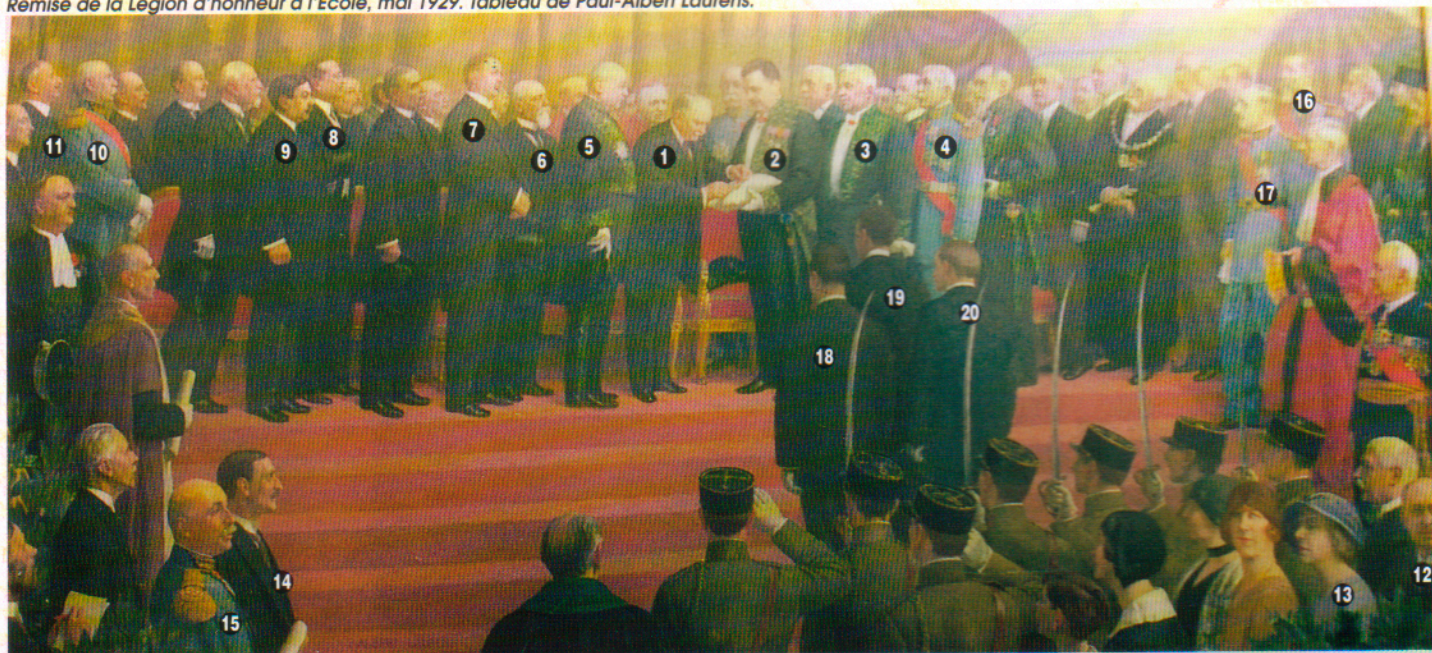
Tout en œuvrant à la réalisation de son grand projet de Maison des Elèves, il réalise à l'Ecole même des dortoirs, des salles d'étude, de sports, de loisirs ; il organise des voyages, du camping, des sports d'hiver. La Maison des Elèves, édifiée de 1927 à 1932, grâce aux legs

Une préoccupation majeure : protéger ses élèves

Pendant ses vingt-deux ans de direction, sa sollicitude pour ses élèves ne se dément pas un seul instant. Pendant l'occupation, il s'ingénie à protéger ses élèves contre les exigences du service du travail obligatoire.

Il entreprend une vaste action, grâce à ses relations dans les chemins de fer, les mines, les industries, pour faire immatriculer des centaines de jeunes gens menacés par le STO et

Remise de la Légion d'honneur à l'Ecole, mai 1929. Tableau de Paul-Albert Laurens.



1. M. Gaston Doumergue, président de la République, de 1924 à 1931.
2. M. Léon Guillet (1897), en tenue d'académicien (Académie des sciences), recevant sur un coussin la décoration attribuée à l'Ecole.
3. M. Maurice Donnay, de l'Académie française, auteur d'Education de Prince.
4. M. le maréchal Lyautey, créateur du Maroc moderne sous protectorat de la France.
5. M. Emile Picard, président du conseil de l'Ecole, de 1927 à 1929.
6. M. Paul Doumer, futur président de la République, assassiné en 1932.
7. M. le baron Petiet, président de l'Association, de 1928 à 1930.
8. M. André Tardieu, président du conseil, après la démission pour raison de santé de Raymond Poincaré.
9. M. Paul Painlevé, ministre de la Guerre, grand mathématicien.
10. M. le maréchal Pétain, inspecteur général de l'armée française.
11. M. Heronord, sous-directeur de l'Ecole.
12. M. Lens, chef des services administratifs.
13. Mme Léon Guillet.
14. M. Eydoux, savant, professeur à l'Ecole.
15. M. le général Alvin.
16. M. le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris (amputé d'un bras).
17. M. le général Dubail, grand chancelier de la légion d'Honneur.
18. Levy, major 2^e année.
19. Bastien, major 3^e année.
20. Kaufmann, major 1^e année.

◆ La même année, il est élu président de la Société des ingénieurs civils de France où il gardera jusqu'à ses derniers jours une autorité indiscutée.

Son influence n'est pas moins grande à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale au sein de laquelle il devient président du Comité des arts chimiques en 1939.

Aboutissement de son activité de recherche scientifique, Léon Guillet est élu sur la proposition de Henry Le Chatelier en juin 1925, à 52 ans, membre de l'Académie des sciences, dans la section des applications de la science à l'industrie.

En 1939, lieutenant-colonel honoraire d'artillerie, il est mobilisé comme membre associé du service technique d'artillerie navale à la fonderie de Ruelle à Angoulême. Il organise le transfert de l'Ecole Centrale à Angoulême jusqu'à l'armistice, puis sa réinstallation et son fonctionnement à Paris pendant l'occupation.

Il prend sa retraite de professeur du CNAM le 1^{er} octobre 1942 et quitte définitivement ses fonctions de directeur de l'Ecole Centrale le 1^{er} janvier 1945. Il décède brutalement le 9 mai 1946.

Ses œuvres

Tant de responsabilités d'enseignement ou de direction, tant de comités, commissions, présidences sembleraient plus que suffisants pour occuper un homme, mais il s'en faut de beaucoup en ce qui concerne Léon Guillet.

En effet, dès sa sortie de l'Ecole Centrale, il manifeste son goût d'écrire. Son premier article publié dans *La Vie scientifique*, sur l'antipyrine, lui rapporte 10 francs-or et est à l'origine de son premier contact avec l'industrie. ◆

ainsi les mettre à l'abri d'une affectation en Allemagne. Tout est organisé pour qu'ils puissent continuer à suivre les cours de l'Ecole.

Cette activité anti-allemande lui vaut de figurer sur une liste de soixante-sept personnalités françaises dangereuses pour l'Allemagne, transmise par Abetz à Ribbentrop le 15 décembre 1942 en vue d'une arrestation.

Il n'est pas arrêté, mais suspendu de ses fonctions de directeur le 13 janvier 1944 par le gouvernement de Vichy, puis réintégré dans ses fonctions, après la Libération, le 30 septembre 1944.

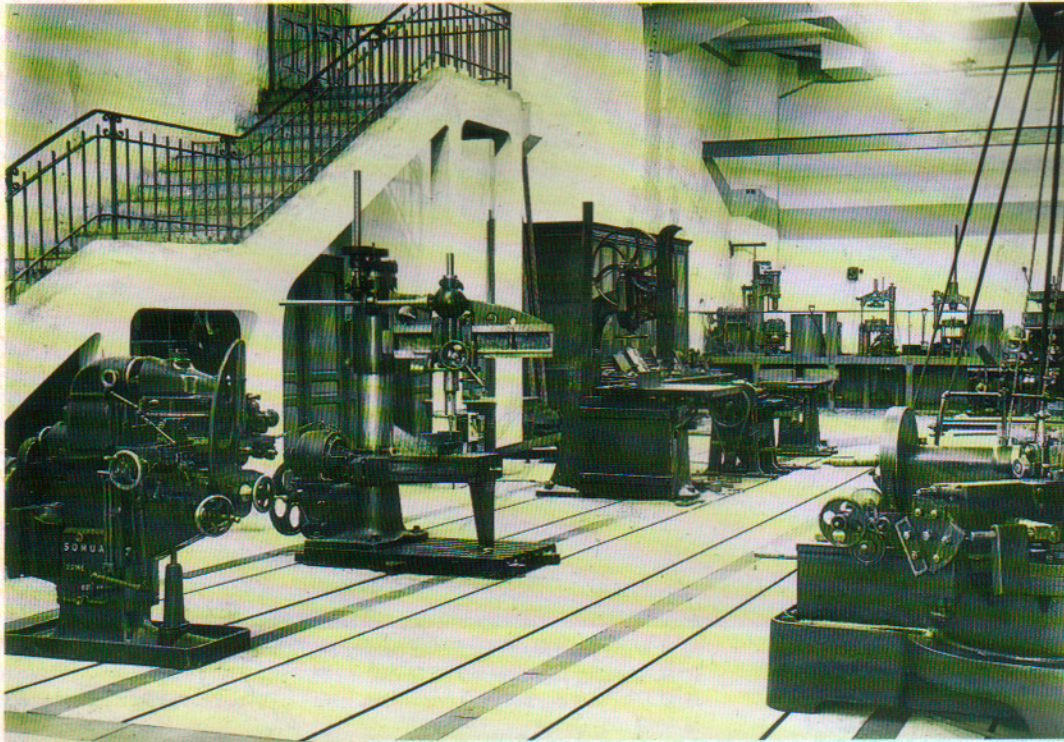
L'Association des Anciens décide de fêter en une même cérémonie la Libération et la réintégration de Léon Guillet à la tête de l'Ecole le 4 novembre 1944. La foule enthousiaste qui se presse à cette cérémonie montre combien les Centraux apprécient la répara-

tion du tort qui lui a été fait. Cependant, quelques jours après, à la suite d'un rapport de M. Danty-Lafrance, maître de conférences à l'Ecole Centrale pour le cours d'organisation des usines, une commission d'enquête du ministère de l'Education nationale se réunit pour examiner ses activités pendant l'occupation.

On lui reproche certains faits, susceptibles d'être interprétés comme des témoignages de sympathie envers le gouvernement de Vichy ; entre autres, une rencontre avec le maréchal Pétain en juillet 1942 à Vichy, au cours de laquelle celui-ci lui remet la Francisque, puis le port de cet insigne, jusqu'en 1943.

Léon Guillet fait remarquer que, d'une part, il connaît la famille Pétain depuis 1917, et que d'autre part, il est obligé de porter cet insigne lorsqu'il se rend au ministère du Travail pour s'occuper des élèves soumis ▶▶

SALLE MACHINES.



►► au STO, à la suite d'une observation du chef de service. La commission d'enquête reconnaît que Léon Guillet n'a jamais été pro-allemand, qu'il a été suspendu par les autorités de Vichy à cause de son action visant à empêcher le départ de ses élèves pour l'Allemagne, mais « qu'un homme (...) qui a porté la Francisque et continué à la porter après novembre 1942 n'est plus qualifié pour diriger une fraction importante de la jeunesse française », et décide le 28 novembre 1944 de le relever définitivement de ses fonctions. Il a 71 ans. Il donne sa démission le 1^{er} janvier 1945, anticipant la révocation officielle du 4 janvier 1945.

Cette période troublée marque profondément Léon Guillet, comme en témoignent ses adieux lors de son dernier conseil d'École le 13 décembre 1944 : « Je tâcherai de taire mon émotion pour vous faire mes adieux. Je quitte l'École après douze ans de professorat et vingt-deux ans de direction, un peu éccœuré, profondément navré d'avoir à me séparer du conseil, du corps enseignant et de nos élèves, mais je pardonne aisément tout le mal que l'on

◆◆ En 1899, en effet, le directeur de *La Vie scientifique* lui fait rencontrer le marquis de Dion et « dès le lendemain il est prié de quitter le Crédit Lyonnais pour fonder un laboratoire dans les grandes usines de Puteaux ».

Une collaboration fructueuse et une amitié fidèle se nouent entre les deux hommes. Au cours de sa carrière Léon Guillet ne manquera pas une occasion de lui « exprimer toute sa reconnaissance pour les moyens si puissants qu'il mit à sa disposition, qui lui ont permis de poursuivre des recherches longues et coûteuses ».

Il passe sa thèse de doctorat ès sciences physiques le 21 mai 1902. Écrivain scientifique vigoureux et abondant, il publie d'année en année des dizaines d'ouvrages qui donnent systématiquement l'état de la science métallurgique du moment. Certains seront réédités, revus et complétés, longtemps après sa disparition. ●

m'a fait et je vous remercie de toute la bienveillance que vous m'avez témoignée à maintes reprises, de la confiance que vous m'avez donnée, et de tout le concours que j'ai trouvé auprès de vous. »

Lors de sa première révocation au printemps 1944, le conseil de l'École lui avait voté une rente de 100 000 francs par an, car il n'y avait pas de pension de retraite prévue pour le directeur de l'École Centrale.

Le 16 mars 1945, la commission des finances de l'Assemblée consultative fait supprimer ce crédit du budget 1945 de l'École Centrale, à la suite de la mesure d'épuration dont Léon Guillet a fait l'objet.

« A ce titre (directeur de l'École) rien ne lui aura manqué, pas même ce tribut d'ingratitude qui est, dit-on, le lot des hommes forts. »

Comment a-t-il pu se faire que tant d'efforts toujours inspirés par le plus pur amour de la France eussent comme conséquence, à l'égard de ce directeur patriote, des sanctions prises par deux gouvernements successifs et bien différents, sanctions deux fois infirmées partiellement mais malgré tout maintenues matériellement. Sa rente de directeur ne sera jamais rétablie et c'est l'Association des Anciens élèves de l'École Centrale qui, après sa disparition, offrira à Mme Guillet une allocation annuelle.

Cette double expulsion à quelques mois d'intervalle pour des motifs apparemment contradictoires semble paradoxale. Elle est très mal acceptée par les Centraux qui lui apportent, par des centaines de lettres et de nombreuses visites, un soutien dans sa retraite.

À l'École Centrale, M. Danty-Lafrance, hué par les élèves, en butte à un chahut organisé, doit suspendre ses cours. Les Anciens de l'École témoignent leur sympathie à Léon Guillet par une manifestation en son honneur, le 4 novembre 1945, jour de liesse où ils fêtent le retour de leurs camarades prisonniers.

« Souvent j'ai rêvé à votre rentrée, au retour de mes élèves. J'ai rêvé et tout s'est terminé pour moi en cauchemar. Mais tout cela est vécu, terminé, digéré même. »

Les derniers mois de la vie de Léon Guillet sont éclairés par sa nomination de directeur honoraire de l'École Centrale le 2 février 1946 et son retour au conseil de l'École. Le 4 novembre 1946, l'École commémore son souvenir en inaugurant son buste, installé au musée de l'École. ●

Crédit photos : Archives centre de doc. ECP.